

syndicats du Livre quelque peu assoupie par une vingtaine d'années de paix sociale, surgirent de nouveaux militants, actifs et dévoués à la cause syndicale, bien que souvent d'opinions différentes. Notre Syndicat des correcteurs dut, lui aussi, opérer une mutation rapide et s'adapter pour survivre : les questions de rédaction du test syndical, de passage en presse et de placement furent tout à coup remplacées par une activité militante tous azimuts, diurne et nocturne, et la nécessité absolue d'organiser la solidarité financière.

Deux facteurs nous aidèrent, me semble-t-il, à sauter l'obstacle, à passer du discours idéologique – au moins pour ceux d'entre nous qui se réclamaient du syndicalisme révolutionnaire – à la réalité vécue : l'arrivée parmi les correcteurs, après 1968, de « gauchistes », qui ne craignaient pas les affrontements sociaux, et la présence d'André DEVRIENDT comme secrétaire délégué. Les origines ouvrières de ce dernier et sa formation anarcho-syndicaliste lui permirent de comprendre immédiatement combien le conflit et son déroulement allaient être déterminants pour toute notre génération et notre avenir professionnel et syndical. Il ne pouvait, en une telle circonstance, être question de tergiverser, de se positionner sur une voie moyenne et de chercher des compromis avec la partie adverse : l'efficacité de la lutte exigeait la coalition de toutes les énergies, d'où qu'elles viennent, même des communistes ; au contraire, chercher des accommodements avec AMAURY signifiait affaiblir la résistance commune, quelles que soient les raisons invoquées, y compris la lutte antistalinienne...

Cette orientation et l'inflexion qu'elle impliquait pour le Syndicat des correcteurs ne furent pas du goût de tous. Un certain nombre de nos anciens, blanchis sous le harnois des Révolutions russe et espagnole ainsi que de la lutte pour la préservation de l'indépendance de la CGT, se fâchèrent...

### **Un nouveau socle syndical**

Peut-être, camarade lecteur – toi qui n'as pas craint de poursuivre ta lecture jusqu'à ce point précis – estimes-tu que mon insistance est exagérée et mon propos outré. Il n'en est rien, je te prie de le croire. Les habitudes contractées lors de ces mois agités, les relations nouées ont été le socle de l'activité syndicale et professionnelle des vingt années qui ont suivi.

C'est à ce moment-là, par exemple, que notre Syndicat a gagné le droit d'être représenté, à égalité avec les autres catégories, au bureau du Comité inter presse, organisme né durant le conflit et qui fut, pendant plus de vingt ans, de 1975 à 1997, le lieu où les décisions étaient effectivement prises.

C'est au cours des débats d'orientation qui ont accompagné les premiers mois du conflit que s'est délitée la tendance réformiste de la Chambre typo, apparemment sans ressort devant l'intensité de la lutte et ses caractéristiques inhabituelles – en fait les réformistes furent balayés...

Les sections du Syndicat général du livre, animées presque toujours par des communistes, prirent très vite une grande influence, et on put apprécier la force que représentait le contrôle des Messageries par le Livre.

Enfin, pour ce qui concerne notre Syndicat, l'orientation de lutte et de raison incarnée par Devriendt et ceux et celles qui le soutenaient renforça grandement l'influence des anarcho-syndicalistes, auparavant quelque peu déclinante ; d'autant qu'entre 1965 et 1975 s'était développé chez les correcteurs et les typos un courant trotskiste lambertiste assez actif et nombreux ; les errements de

ses mots d'ordre, lorsque l'heure de la lutte effective eut sonné, à savoir la juxtaposition d'un radicalisme verbal extrême – grève générale illimitée presse et labeur – et d'une inactivité pratique quasi totale, le firent bientôt se déconsidérer presque complètement...

C'est enfin le temps où le métier roi, la typographie, – l'expression est de Madeleine REBÉRIOUX – a commencé à perdre sa couronne. Je revois encore le visage empourpré de colère de Pierre LOISEAU, qui fut le secrétaire des typos pendant le conflit contre AMAURY et un des piliers de la lutte, qui marmonnait après une entrevue avec le syndicat patronal de la presse : « *La seule chose qui les intéresse, c'est de nous foutre dehors !* » On le sentait blessé et amer : les employeurs du Livre, les politiciens divers, les autorités publiques, enfin toute la camarilla des pouvoirs, pendant si longtemps avaient tellement eu besoin, un besoin impératif, des typographes pour sortir leur papier et leur propagande ! Il a été pendant si longtemps impossible, matériellement impossible, de composer une ligne ou de monter une page sans leur qualification si particulière, savoir compter en système duodécimal ou lire à l'envers... Les employeurs, connaissant leur force et leur culture syndicales, les avaient supportés et flattés : comment ne pas composer avec une telle puissance lorsqu'elle était vivante. A la fin des années soixante-dix, avec la disparition du plomb, sans doute estimaient-ils que l'heure des comptes avait sonné. J'ai, pour ma part, longtemps regretté les vieux typos – ceux-là mêmes à qui nous devons encore les conditions de travail et les rémunérations de la presse, le salaire unique pour les professionnels, le « à travail égal, salaire égal », la notion de service, le contrôle de l'embauche –, leur esprit de solidarité et cette liberté de ton qu'ils avaient su donner à l'organisation syndicale tout entière.

En composition, dans le prépresse comme on dit aujourd'hui, la mutation commença lentement avec une première génération de photocomposition, dit système de production, qui conservait encore la division du travail traditionnelle et surtout la saisie par les typos ; ces lenteurs avaient donné naissance à un faux et persistant sentiment de sécurité ; dans beaucoup de canards régionaux, les typos, aux postes de direction des divers syndicats, négocièrent à cette occasion une nouvelle qualification générique qui regroupait les anciens métiers, y compris celui de correcteur, et la plupart des cassetins provinciaux disparurent – ce qui explique pourquoi, aujourd'hui, les grands régionaux et les petits départementaux ont souvent des originalités si surprenantes dans leur orthographe et leur syntaxe.

C'est avec le système rédactionnel qu'il fut possible de sauter par-dessus l'étape de la saisie par les typographes ; les vrais ennuis commençaient. Ce que faisaient depuis quarante ou cinquante ans les journalistes anglo-saxons, à savoir taper leurs papiers sur une machine à écrire, apparut en France à cette occasion – peu à peu les copies manuscrites disparurent et chaque rédacteur dut saisir son texte sur un clavier ; même s'il le faisait avec deux doigts, le rétrécissement du circuit de la copie aboutissait à un gain de temps sur la totalité de la fabrication de la page.

Je me souviens d'une conversation que j'ai eue avec François Donzel à cette époque, échange de vues dont les conclusions nous inquiétèrent sérieusement : jusqu'à ce moment-là, le Syndicat des correcteurs avait, ainsi que je l'ai rappelé plus haut, comme orientation corporative de